

G. TUAILLON

RÉGIONALISMES GRAMMATICAUX

Quand on observe les particularités du français parlé, on remarque de nombreuses divergences par rapport aux normes. Il ne s'agit pas de dire ici quelles sont les normes du français, la discussion serait longue et on ne pourrait jamais contenter tout le monde. Les normes du français existent, même si elles ne sont pas toujours suivies. Dans le français réel des francophones d'ici ou de là, de tel milieu social, de tel niveau culturel, de tel âge, les écarts sont nombreux. Notre réflexion portera sur ceux de ces écarts qui relèvent de la grammaire et qui sont géographiquement délimitables.

"Géographiquement délimitable" telle est la définition de l'écart de langage qui constitue un régionalisme linguistique. Quelques exemples permettront de préciser cette définition claire mais un peu courte. Le mot *plumard* au sens de "lit" ne peut pas être considéré comme un régionalisme, même si on l'entend souvent dans le français parlé à tel endroit. *Plumard* est un mot commun à tous les locuteurs qui pratiquent un français populaire ou argotique; ce mot s'entend dans toutes les régions et à Paris : ce n'est pas un régionalisme. Dans *Si j'aurais su, je serais pas venu*, on peut relever deux écarts grammaticaux : le conditionnel après *si* et la négation réduite à *pas*. Cela

s'observe partout : ces deux écarts ne sont pas des régionalismes. Mais si j'emploie le mot *une gîpe* pour dire une "cloison entre deux pièces de la maison", je ne serai compris que par les Français originaires d'une fraction du Dauphiné. Si je dis : *Ça, j'y trouve pas beau, j'y achèterai jamais*, je me ferai comprendre, sans doute, de tous les Français, mais ma grammaire paraîtra étrange à tous les Français sauf à ceux de la région située autour de Lyon, Grenoble, Chambéry, Mâcon. *Gîpe* au sens de "cloison" et le pronom *y* en fonction d'objet direct neutre sont de véritables régionalismes, car ils ne s'observent que dans une aire linguistique délimitable.

L'étendue de cette aire n'a aucune importance pour la distinction théorique de ce qui est un régionalisme. L'arbre que les botanistes appellent *Alnus glutinosa* porte le nom d'*aulne* au nord d'une ligne allant de la Vendée aux Vosges et de *verne* (ou *vergne*) au sud. Il est possible que le mot *verne* soit employé par un plus grand nombre de Français que le mot *aulne*; mais c'est le mot *aulne* qui est le terme français, car son aire d'emploi contient la région parisienne, qui est toujours, en matière de langue, qualitativement majoritaire. Le mot *verne*, employé par des millions de Français et le mot *gîpe* "cloison" encore en vogue chez quelques milliers de Dauphinois sont, l'un et l'autre, des régionalismes. Cette identité de nature par rapport au français commun ou au français tout court n'empêche pas dans le fonctionnement, l'emploi, la solidité des deux mots, des différences qui s'expliquent par l'extension géographique de chacun. Mais, théoriquement, ce sont des faits linguistiques de même nature : des régionalismes.

Le terme *régionalisme*, construit sur le mot *région*, peut induire en erreur. On peut croire que, pour être appelé *régional*, un mot ou un tour doit appartenir à une région déterminée politiquement ou administrativement, comme, pour être appelé *Savoyard*, il faut que l'on soit né en Savoie et non ailleurs. Or l'aire linguistique d'un régionalisme se confond rarement avec l'une des étendues territoriales telles que les ont délimitées les différents pouvoirs, au cours de l'histoire. Littré, qui a porté une grande attention aux mots provinciaux,

a introduit dans son *Dictionnaire* le mot *labry*, avec la définition "Chien de berger spécial à la Provence et au Dauphiné". On perdrait beaucoup de temps à savoir s'il faut le dire *dauphinois* ou *provençal*. La géolinguistique doit d'abord tenir compte des aires d'emploi du mot, du tour, quels que soient les rapports de cette aire avec les délimitations territoriales, quelle que soit l'absence de coïncidence entre l'aire du fait linguistique et celle d'un territoire administratif.

Qu'il existe des mots régionaux, chacun en a fait l'expérience, en employant en dehors de sa région un mot qu'il croyait français mais qui était inconnu de ses interlocuteurs, ou bien en entendant des mots qu'il ne connaissait pas et qu'il ne trouvait pas dans le dictionnaire. Mais existe-t-il des régionalismes grammaticaux ? Il en existe et d'ailleurs j'en ai déjà cité un, le personnel *y* objet direct neutre. Mais les régionalismes grammaticaux sont beaucoup moins nombreux que les mots régionaux. En relevant les régionalismes du petit village dauphinois où j'habite depuis plus de vingt ans, j'ai pu rédiger 950 articles lexicographiques ou grammaticaux. Le pourcentage des entrées lexicales s'élève à 97 %, alors que la grammaire se contente des 3 % restants.

Mais il ne faut pas s'y tromper. Dans le discours, ce sont les faits de grammaire qui reviennent le plus souvent et qui frappent le plus les francophones étrangers à l'aire linguistique où vivent ces particularités régionales. D'autre part, l'obéissance aux normes ordinaires du français rencontre, dans la conscience linguistique des locuteurs, un obstacle dont l'école, la grande dispensatrice des normes, n'a pas pris en considération, car elle s'est contentée de corriger de façon superficielle : "Ne dites pas, mais dites". Ne dites pas : "*ça, j'y aime; ça, j'y veux*". Dites : "*ça, (ou mieux encore) Cela, je l'aime, cela je le veux*". L'élève obéit quelquefois, mécaniquement. Mais il continue à penser que *y* n'équivaut pas à *le*, car cet *y* est inséré dans une structure d'où une correction superficielle a du mal à le déloger. Le régionalisme grammatical est tenace, car il signifie quelque

chose. Dans les analyses de quelques exemples, je tâcherai de dégager les raisons qui assurent à la plupart des régionalismes grammaticaux un enracinement et une longue survie.

☆

1) *J'y veux*

Cette tournure s'explique par le substrat dialectal, même si les gens qui emploient ce tour n'ont jamais parlé ou même n'ont jamais entendu parler le francoprovençal. En francoprovençal en effet et même dans les parlers d'oïl du sud de la Bourgogne, le pronom de rappel préposé au verbe, dans la fonction d'objet direct comporte trois formes :

lo ou *lou*, pour le masculin,

la, pour le féminin,

o ou *ou*, pour le neutre.

Le français n'a que deux formes :

le, pour le masculin et le neutre,

la, pour le féminin.

Le pronom particulier du francoprovençal *o* ou *ou* continue morphologiquement le latin HOC; mais la fonction démonstrative du latin s'est affaiblie en une simple représentation, en un rappel.

Quand les premières générations de dialectophones se sont mises à parler français, sans cesser de pratiquer le patois (XIV^e siècle à Lyon, entre le XV^e siècle et le XVIII^e siècle dans la plupart des campagnes), ces locuteurs n'ont pas adopté la structure grammaticale à deux cases du français. Ils ont conservé une structure à trois cases qui permettait d'opposer le neutre au masculin. Pour cela, ils ont remplacé la forme vocalique *o* du francoprovençal et du bourguignon méridional (c'est-à-dire de la Saône-et-Loire) par une forme pronominale vocalique que possédait le français, le pronom adverbial *y*. Ainsi est née la tournure *ça j'y veux*, dans le français parlé de la région lyonnaise. Cette tournure s'est solidement enracinée; elle a même exercé une influence sur les patois, qui, dans une partie de la région consi-

dérée, ont changé la forme *o/ou* héritée du latin, par cette forme hybride *y* de l'usage local du français.

Cette tournure choque les Français extérieurs à cette aire d'emploi, car il y a, en l'occurrence, usurpation de fonction. Cet *y* objet direct donne l'impression qu'on construit de façon indirecte le complément des verbes transitifs directs. *J'y veux* fait croire que le locuteur construit le verbe *vouloir* avec la préposition *à* et qu'il dit *j'y veux*, comme tout Français dit *j'y consens*. Il n'en est rien. Dans l'esprit du locuteur, *y* signifie : "l'objet direct est neutre".

Depuis les premières générations de dialectophones qui ont commencé à pratiquer le français jusqu'aux Grenoblois, Mâconnais, Lyonnais et Savoyards d'aujourd'hui, le tour s'est maintenu, car l'exigence de marquer le neutre en ce cas a continué à exercer son influence. Aujourd'hui plusieurs millions de locuteurs emploient, de façon presque constante, cette forme grammaticale. Le substrat dialectal reste efficace, à distance et de façon indirecte, même dans le français de gens qui n'ont jamais entendu une conversation en patois francoprovençal.

Ce tour, malgré la gravité de l'écart par rapport à la norme, est vraiment vivace. A Grenoble, des enfants nés dans des familles d'universitaires venus de Paris, et élevés dans les meilleures conditions linguistiques, rapportent à la maison, après une quinzaine de jours passés à l'école maternelle grenobloise, des phrases comme : *Ça, j'y aime pas, j'y mange pas*, qui horrifient leurs bons parents, obligés de recommencer l'éducation linguistique perturbée.

Le régionalisme grammatical est vivace, parce qu'il n'est pas gratuit; il dit quelque chose que le français ordinaire ne dit pas. Il permet aussi des phrases qui existent en français, mais qui semblent moins faciles. Soit la phrase, si lyonnaise ou si mâconnaise : "*Le beaujolais, j'y aime !*" qui ne veut pas exactement dire : "*Le beaujolais, je l'aime !*" mais plutôt : "*Le beaujolais, j'aime ça !*". La représentation par un pronom neutre d'un nom masculin ou féminin est de nature particulière : elle rappelle non seulement le concept pur et

simple du substantif représenté, mais toute une aura sémantique. "*Le beaujolais, un vin qui a ce goût, ce fruité, cette fraîcheur, etc., etc., ah oui ! j'aime ça*". Ou plus simplement, si vous êtes du coin : "*Le beaujolais, j'y aime !*". Parce qu'il est non tonique, le pronom personnel neutre de l'usage local du français doit permettre plus facilement la construction de phrases à représentation sémantique et affective par le neutre.

Quoi qu'il en soit, ce régionalisme grammatical est vivant; il résiste à l'effort correctif de tous les enseignants depuis le primaire jusqu'à l'Université, où on l'entend encore. Ce régionalisme est vivant parce qu'il est significatif : il y a non seulement écart de langage, mais différence de pensée.

2) *Je vais au docteur*

Il est probable que cet écart grammatical soit un régionalisme d'une vaste aire méridionale. Plusieurs Parisiens attentifs aux faits de langue m'ont affirmé qu'ils reconnaissaient comme Lyonnais ou comme Méridionaux les gens qui emploient cette tournure. Régional ou non, cet écart de langage est une tournure tenace, puisqu'on n'est pas arrivé à l'extirper de l'usage, même en jetant le discrédit de l'inculcure la plus totale sur ceux qui l'emploient : "*ces gens qui vont au docteur, comme ils vont au bistro !*". Si cette tournure se maintient, c'est parce qu'elle signifie autre chose, dans l'esprit de ceux qui s'en servent, que *je vais chez le médecin*. Puisqu'ils veulent exprimer leur propre pensée, ils continuent à dire : *je vais au docteur*.

Dans un milieu régional qui emploie librement la tournure *aller à + nom de personne*, on observe facilement les constructions suivantes : *je vais au docteur, au dentiste, au garagiste, au pharmacien, au boulanger, au boucher, au coiffeur, à la coiffeuse, à la couturière*. Mais tous les noms de personne ne permettent pas cette construction. Les noms propres sont exclus : je n'ai jamais entendu **aller à Pierre, à Paul ou à Jacques*. Je n'ai jamais entendu non plus : **je vais au voi-*

sin; à mon frère ou à mon oncle. Il semble que, pour être employé derrière *aller à*, un nom de personne doive désigner une fonction, et même une fonction simple, car on ne dit pas : **je vais au curé, au maire ou au maître.* En somme *aller au docteur* signifie "avoir recours à quelqu'un dont la fonction est de guérir" et *aller au garagiste* "avoir recours à quelqu'un dont la fonction est de réparer les automobiles".

On peut vérifier la valeur de la tournure par les diverses façons de parler d'un électricien qui peut aller chez M. Untel, médecin, pour différentes raisons. S'il est malade, l'électricien qui ne tient pas à corriger sa tournure régionale dit : *"Je vais au docteur"* il a recours à lui. Si l'électricien va réparer une panne pour laquelle le médecin l'a appelé, cet électricien en bonne santé dit : *"Je vais chez le docteur"* : il n'a pas recours à lui.

Telles sont les significations des tournures dans la conscience linguistique de ceux qui disent : *"Je vais au docteur"*. S'ils ont de la peine à suivre les leçons des puristes de tous ordres, qui voudraient qu'on ne dise que *Je vais chez le médecin*, c'est parce qu'ils auraient l'impression, en se servant de cette façon de parler, qu'ils vont voir non l'homme de l'art mais la personne privée, pour dîner à sa table, jouer au bridge, parler de choses et d'autres ou pour réparer une panne d'électricité. Pour ne pas faire ce contre-sens, pour ne pas parler contre leur pensée, ils continuent à dire : *"Je vais au docteur"*. Faut-il leur donner tort ?

3) *Ma pendule, elle est arrêtée*

Chaque patois francoprovençal a une dizaine, parfois plus, d'adjectifs déverbaux qui donnent l'impression d'être des participes passés auxquels on aurait enlevé la désinence. Aussi les monographies dialectales les appellent des "participes tronqués" : *arrête* à côté de *arrêté*, *gonfle* à côté de *gonflé*, *use* à côté de *usé*. Malgré la faible différence matérielle, ces adjectifs produisent un effet étrange chez ceux qui les entendent pour la première fois : *"Va t'acheter une veste :*

la tienne est tout use" [tutyz]. Malgré le faible effort à accomplir pour parler le français de tout le monde, cette tournure est assez stable. Malgré l'équivalence parfaite entre

ma pendule est arrêtée
ma pendule est arrête,

le locuteur régional est fidèle à sa formule, parce que sa langue française distingue entre le sens verbal du participe : *ma pendule s'est arrêtée hier soir à 9 heures et quart* et celui de l'adjectif : *ma pendule est arrête*. Le participe est réservé à une action; l'adjectif déverbal, à un état, au résultat de l'action. Plus de gens qu'on ne le pense sont, dans la région lyonnaise, fidèles à cette distinction, dont ils n'ont évidemment pas conscience.

☆

Ce n'est pas à une différence de signification que les tournures qu'on va analyser maintenant doivent leur stabilité, mais à une certaine simplification de complexités linguistiques du français. L'écart régional supprime des exceptions; il organise les emplois de façon plus parallèle, plus simple. *Je lui la donne*. Comme cela paraît étrange ! Mais c'est peut-être le français qu'il faudrait expliquer, lui qui dit : "*je te le donne*" (objet indirect avant objet direct) mais "*je la lui donne*" (objet direct avant objet indirect).

4) *Je lui le donne*

L'aire d'extension de ce régionalisme atteint, au nord, la ville de Voiron; elle couvre toute la basse vallée de l'Isère, la région de Valence, une bonne partie de l'Ardèche, mais je ne peux pas dire jusqu'où elle s'étend vers le sud. *Je lui le donne* est une tournure très vivante et les enseignants de cette région la retrouvent souvent dans les rédactions de leurs élèves.

On peut juger de l'effet que produit cet écart grammatical par la phrase d'une chanson de la région de Tain-l'Hermitage (Drôme). Il s'agit d'une chanson contre les voisins qui habitent sur la rive

droite du Rhône, les Ardéchois, gens qu'on appelle, non sans mépris, les Bedots. Voici cette phrase :

*Les Bedots ont la tête ronde,
Les Tainois leur l'aplatiront.*

La première fois que j'ai entendu cette phrase, je ne l'ai pas comprise et je me suis demandé ce que pouvait bien être un *aplati rond*. Incompréhension due à la seule inversion *la leur aplatiront* devenu *leur l'aplatiront*. Il est vrai qu'une éducation grammaticale à la française rend le seuil d'acceptation des écarts linguistiques particulièrement bas. Depuis, la dialectologie m'a guéri. Mais revenons à l'explication du français qui dit *je te la donne* mais *je la lui donne*.

L'ordre des pronoms personnels compléments a obéi à divers principes, selon les époques. Le Moyen Age avait le mérite de la cohérence, puisque la priorité était toujours donnée à la fonction d'objet direct :

*je la te done
je la li done*

*done le moi.
done le li.*

L'ordre des choses a changé. Le français que nous écrivons et que parlent ceux qui parlent comme les livres n'a rien changé à l'impératif, ni aux groupes formés de deux pronoms de la troisième personne; pour le reste, il a abandonné la priorité des fonctions pour celle des personnes. D'où l'incohérence suivante :

*je te la donne : priorité des personnes
je la lui donne*

*Donne-la-moi
Donne-la-lui* } priorité des fonctions

Le français oral de la plupart des régions a adopté la priorité des personnes, même à l'impératif (*donne-moi-la*), mais a conservé l'ordre primitif dans le cas de deux pronoms de la troisième personne (*je la lui donne*). La région rhodanienne, qui comprend au moins la Drôme, l'Ardèche et la basse vallée de l'Isère, a unifié les constructions, en généralisant la priorité à l'objet indirect, car l'inversion au profit de la priorité des personnes aboutit à mettre l'indirect en première place. Ainsi est née la tournure *je lui la donne* qui assure un parallélisme

me parfait avec ce que tout le monde dit :

"je te la donne",

et avec ce que beaucoup de francophones disent :

"donne-moi-la".

Quand les régionalismes grammaticaux reposent sur une pareille suite dans les idées, sur une pareille unification simplificatrice, pourquoi s'étonner de leur stabilité ?

5) *S'envenir de*

Le français possède une série de verbes composés dans lesquels le préverbe *en-* n'est pas le synonyme de *in-*; c'est-à-dire qu'il n'indique pas un mouvement vers le concept exprimé par le radical du verbe, mais au contraire, un mouvement d'éloignement. *Entasser*, *emmagasiner* veulent bien dire "mettre dans le tas" ou "dans le magasin", mais *emporter*, *s'enfuir*, *emmener* ont des préverbes qui signifient "loin de là". On sait comment ces derniers verbes se sont formés : les verbes simples *porter*, *fuir* et *mener* construits avec deux pronoms personnels, dont le pronom adverbial *en*, donnaient en ancien français des tournures :

je l'en porte; je l'en mene
je l'en ai porté; je l'en ai mené
porte l'en; mene l'en.

comme on dit aujourd'hui :

je m'en vais
je m'en suis allé (mais aussi *je me suis enallé*)
va-t-en.

Le pronom *en* s'est associé au verbe et n'a plus suivi les règles de placement des pronoms personnels. Dès qu'on a dit :

je l'ai en porté; je l'ai en mené;
en porte-le; en mène-le

les verbes *emporter* et *emmener* étaient constitués et on a eu raison d'agglutiner le pronom au radical du verbe : *emporter*, *emmener*.

Dans l'usage oral, le verbe *s'en aller* est en train de devenir le verbe *s'enaller* (en un mot), car, aux temps composés, la fixation du pronom entre auxiliaire et participe est fréquente : *je me suis enal-*

lé. Mais comme presque tout le monde continue à dire *va-t-en*, il s'agit toujours du verbe *aller* simple. On m'a signalé que l'impératif *Enva-toi* devient assez courant dans le français des jeunes Ardéchois. Ceux-là ont achevé le cycle d'évolution du verbe et ont construit le verbe *enaller*.

Avec le verbe *venir*, l'agglutination ne s'est pas opérée : *viens-t'en*, *je m'en suis venu*, tournures rares, il est vrai. Pourtant, dans une région du Dauphiné, le Bas-Grésivaudan, entre Voreppe et Saint-Marcellin, on a construit le verbe *s'envenir*, en un mot, avec le sens de "revenir". On dit *Va faire ta belote, mais enviens-toi pas trop tard*, ou bien *Je me suis envenu en auto-stop*. Un tel verbe est solidement implanté dans l'usage local; il correspond tellement bien à cette tendance profonde du français qui fait un préverbe du pronom adverbial *en*.

6) *J'ai personne vu*

Si vous entendez quelqu'un dire *j'ai personne vu*, vous pouvez l'identifier comme Savoyard. N'allez pas pour autant penser qu'il parle un français affreux : il place le négatif de la personne à la même place que le négatif de la chose : *j'ai rien vu* (ou *je n'ai rien vu*, pour parler comme on écrit). Le français qui fait cette différence de placement entre deux mots comme *personne* et *rien* est ainsi simplifié dans l'usage oral de Savoie. Il est vrai qu'en francoprovençal, les deux mots négatifs sont monosyllabiques : /rjã/, /rẽ/ pour "rien" et, pour "personne", /njõ/, du latin NEC-UNUM, qui correspond au *negun* occitan. En francoprovençal, les deux mots, de même poids phonétique, suivent la même règle de placement :

<i>d è njon vyô</i>	"j'ai personne vu"
<i>d è ren vyô</i>	"j'ai rien vu"

L'usage savoyard du français continue ce parallélisme et simplifie la syntaxe du français général. Aussi ce régionalisme grammatical de Savoie a-t-il la vie dure : les enseignants le trouvent dans les copies d'élèves.

7) Absenter quelqu'un

Il s'agit d'un régionalisme du français d'Afrique noire. *Je suis allé voir mon oncle, mais je l'ai absenté* signifie *Je suis allé voir mon oncle, mais je ne l'ai pas trouvé* ou *je l'ai trouvé absent*. Si l'on réfléchit à la métaphysique délicate qui explique la tournure de notre français, on comprendra peut-être mieux la simplification apportée par nos amis francophones d'Afrique. *Trouver quelqu'un absent*, cela signifie qu'on ne l'a pas trouvé, ou plus exactement qu'on ne l'a pas trouvé là où il a l'habitude d'être, là où on a espéré qu'il serait. *Absent* ne signifie qu'approximativement "non présent"; *absent* signifie "qui n'est pas là où ses devoirs ou simplement ses habitudes voudraient qu'il soit". *Trouver quelqu'un absent*, c'est constater positivement que quelqu'un n'est pas où il aurait dû être. La tournure affirmative du français, pour un acte négatif, s'explique par le poids sémantique du mot *absent*. Nos amis Africains n'ont pas accepté tant de complications, ils ont bien fait; ils ont donné un tour transitif à un verbe qui en manquait et nous ont montré que le français était capable d'évolutions simplificatrices.

☆

A la suite de ces analyses qui justifient des écarts linguistiques, je voudrais qu'on ne se trompe pas sur mes intentions. Je ne suis pas un défenseur de *J'y veux, ma pendule est arrêtée, je me suis envenu de Paris en T.G.V.*; je les explique et les justifie en logique linguistique. Je ne suis pas du tout un promoteur, un propagandiste de ces tournures régionales. Il faut écrire le français le plus correct, il faut parler simplement, clairement, mais en observant les règles qui permettent aux propos que l'on tient d'être compris facilement par tous les francophones; il faut consolider l'unité linguistique de l'ensemble francophone. Mais il serait naïf de croire que tout le monde parle comme Vaugelas aurait voulu qu'on le fît.

Devant ces écarts de langage, on peut avoir plusieurs attitudes. La plus banale en France est de se boucher les oreilles et de pas-

ser indigné : "Comment peut-on être Lyonnais ?" ou — ce qui est plus méchant encore, et souvent plus bête — "Comment peut-on être Suisse ? ou Belge ? ou Canadien ?". Certes le comportement linguistique du Français-Moyen a fait quelque progrès sur ce point. J'imagine qu'il en reste à accomplir. Quand notre Premier Ministre M. Mauroy, conjugué le verbe *pouvoir* au présent du subjonctif ou qu'il nous dit que quatre et quatre font *huit*, il y a dans l'assistance des sourires qui en disent long sur l'intolérance linguistique de ce Français-Moyen.

Mon attitude est celle d'un linguiste qui observe le français réel, tel qu'il est parlé par les uns et les autres. Comme je suis dialectologue et géolinguiste, je suis plus attentif aux faits qui se délimitent dans un espace linguistique. J'observe et je transcris. Le travail du linguiste est surtout de comprendre ce que parler veut dire. Aussi faut-il saisir les significations et établir les justifications en logique linguistique. Il est tant de logiques linguistiques différentes ! Celle qui explique le français n'est pas toujours la plus simple. Aussi ne faut-il pas s'étonner que d'autres logiques, reposant sur une économie de subtilité, construisent des tournures différentes qui se stabilisent dans l'usage quotidien et oral de la langue française.

Car tout cela est bel et bien du français, du français vivant, riche de sens; mais du français dont il faut se servir à bon escient et dans les circonstances où il ne choque pas. Il faut se servir des régionalismes entre personnes de la même région : cela augmente la connivence linguistique entre les interlocuteurs, c'est-à-dire la compréhension et la sympathie. Mais les régionalismes linguistiques ne sont pas des produits linguistiques exportables dans d'autres régions et encore moins dans le français commun qui doit être unitaire; les régionalismes grammaticaux moins encore que les mots régionaux. Mais devant des réalités complexes qui dérangent l'ordre des choses et le confort intellectuel, un linguiste ne doit pas se voiler la face.

G. TUAILLON

★★★